



Henri de Luxembourg ayant mis drapeau et flamberge au vent, fut suivi par l'archevêque de Cologne, les comtes de Gueldre, de Berg, de Clèves, de Juliers et une foule d'autres seigneurs plus ou moins bien étoffés.

La brillante armée vint attaquer Jean qui, pour ne pas perdre de temps, assiégeait déjà le castel de Woeringen, solidement assis sur le bord du Rhin et défendu par des gaillards qui passaient pour de fameux lapins.

Le duc avait amené de Brabant l'élite de ses grandes communes et quinze cents chevaliers. Mais il comptait en outre une partie de la noblesse des pays de Limbourg et de Juliers, ainsi que la bourgeoisie de Cologne — qui détestait son archevêque comme les Romains détestent le pape... Jugez !

Il avait aussi les paysans du comté de Berg, originalement armés de massues et du désir de s'en servir contre leurs patrons qui caracolaient dans l'armée ennemie.

*
* *

La boucherie fut splendide... pour des amateurs.

Un moment, les Brabançons, que Jean avait disposés en trois

corps, eurent le dessous, mais sans lâcher pied, et Henri de Luxembourg, qui avait ébranlé leurs rangs, ne put réussir à les rompre.

A trois reprises, ce vaillant chargea comme un simple cuirassier, mais il fut tué au moment où il venait de joindre le duc Jean, dans l'intention de lui manger le nez.

Dès ce moment, la bataille changea de face. L'archevêque de Cologne eut beau se mettre en ligne avec ses chevaliers allemands — les Brabançons en confectionnèrent de la choucroûte, et les paysans de Berg — de la purée ! Par la même occasion, ces braves laboureurs s'emparèrent de l'étendard du saint



homme, dont ils firent un usage... que la pudeur nous défend de nommer.

Le bilan de cette journée (5 juin 1288) se solda par le duc Henri et ses trois frères morts en héros, plus douze cents chevaliers mis en marmelade. Quant à l'archevêque et au comte de Gueldre, ils furent faits... *Vilvordes*.

★
* *

La bataille de Woeringen donna le Limbourg au duc de Brabant, auquel revenait du reste l'honneur de la victoire.

Seulement, dans l'enivrement de son triomphe, il changea son cri de guerre, qui était déjà assez ridicule : *Louvain au riche*

duc! contre un autre plus stupide encore : *Limbourg à qui l'a conquis!*

Mais ce qui est mieux, beaucoup mieux, il n'abusa pas de sa situation et se concilia même par sa générosité les Limbourgeois qui avaient combattu contre lui.

Enfin, pour sceller le pacte de l'oubli, il offrit sa fille au fils de Henri de Luxembourg, qui accepta avec enthousiasme.

Il consolidait ainsi sa conquête — ça n'était pas bête du tout!

*
* *

Toutefois, comme il avait beaucoup dépensé de « nerf de la guerre », sa victoire le laissa aussi pauvre que glorieux, et les créanciers frappant trop souvent à sa porte, il s'adressa à ses barons et à ses bonnes villes pour les prier de régler la note.

Ce qu'ils firent, sans se faire tirer l'oreille, en assemblée générale et générale de l'an 1293. Barons et bourgeois lui accordèrent le vingtième de la valeur de toutes les propriétés immobilières. C'était gentil!

Aussi, Jean le Victorieux, reconnaissant, augmenta les privilèges et les libertés qui amenèrent, comme toujours, le commerce et l'industrie. De sorte que les villes brabançonnnes purent lutter de richesse et de puissance avec les cités flamandes.

*
* *

Mais le duc ne profita pas longtemps de l'affection de ses sujets et de leurs richesses...

Grand amateur de joutes et de tournois, où il était passé maître, il n'en manquait pas un. Cette passion devait lui coûter plus cher encore que les véritables batailles.

*
* *

Ces jeux militaires avaient pris naissance dès l'institution de la chevalerie et finirent avec elle. On y accourait de partout comme à des fêtes nationales. Les gentilshommes y combattaient armés de toutes pièces, avec des lances, des haches et

des épées dont le fer était émoussé; parfois pourtant, le combat se livrait à outrance.

Les chevaliers cherchaient à se surpasser autant en magnificence qu'en force, car ils combattaient sous les regards des rois et des dames, qui distribuaient aux vainqueurs des prix et des sourires.

Que d'imbéciles se sont ruinés et estropiés pour une écharpe brodée ou un regard en coulisse !

Mais c'étaient encore les serfs qui payaient ces magnificences... Donc, gardons nos pleurs pour meilleure occasion !

*
* *

En 1294, Jean I^{er} s'étant rendu à l'une de ces fêtes *choquant*es, reçut un tel horion sur le bras, que malgré son brassard la blessure en devint mortelle. Il est vrai que, suivant l'usage, son médecin y fut pour quelque chose...

Ce prince, qui défunta dans la vigueur de l'âge, joignait à son talent de batailleur celui de pincer de la guitare et de tourner un madrigal.

Quand il ne cognait pas quelqu'un, il lui chantait une romance et vice-versà...

Il a laissé — à la grande joie des Flamingants — un recueil de chansons peu littéraires mais flamandes, que sa sœur Marie a mises en musique — rien de Meyerbeer ni de Rossini — mais on fait ce qu'on peut !

*
* *

Il est à remarquer, du reste, qu'à l'époque où nous sommes parvenus, les mœurs s'étaient un peu adoucies. On commençait à ne plus rougir de savoir signer son nom et de jouer de la clarinette.

En un mot, si le Tasse, Goethe, Chateaubriant, Lamartine et Victor Hugo ne pointaient pas encore à l'horizon, les lettres et les arts commençaient à bourgeonner.

LIÈGE, LUXEMBOURG ET NAMUR

aux XII^e et XIII^e siècles.

Quoique l'histoire de l'évêché de Liège, du marquisat de Namur et du comté de Luxembourg, n'ait pas présenté de faits bien importants pendant ces deux siècles, disons-en quelques mots.

L'usage qui s'était introduit de placer à la tête d'un pays des abbés, évêques ou archevêques, ne paraissant pas suffisamment détestable à Liège, on eut l'idée biscornue de nommer de jeunes seigneurs évêques, sans qu'ils fussent seulement prêtres.

C'est-à-dire qu'ils réunissaient ainsi les défauts et les désagréments des laïques et des religieux.

On se faisait archevêque comme on se fait soldat, négociant ou chanteur ambulant.

*
* *

Aussi les séditions populaires se suivaient-elles avec obstination, tant le peuple était malmené, jusqu'à ce qu'enfin, vers l'an 1200, l'évêque Albert de Cuyck s'attacha la bourgeoisie par des concessions importantes, qui donnèrent aux Liégeois une certaine tranquillité jusqu'au règne d'Henri de Gueldre.

Ce jeune évêque, qui fut élu en 1247 et gouverna jusqu'en 1274, eut l'honneur de faire éclater la guerre civile.

*
* *

Depuis longtemps, le peuple de Liège était censé avoir le



droit d'élire deux *maîtres à temps* — sortes de bourgmestres — à condition de les choisir parmi les nobles. Toujours la même comédie !

Mais vers 1253, la *vile populace*, fatiguée de se voir bernée ainsi, voulut choisir réellement elle-même et nomma deux bons citoyens : Henri de Dinant et Jean Germeau, qui organisèrent la résistance.

Saint-Trond, Huy, Dinant suivirent l'exemple de la capitale et remplacèrent leurs échevins, en se contentant de leur montrer la porte.

Jusque-là, la révolution était parfaitement pacifique, comme toutes celles qui sont l'œuvre du vrai peuple — quoi qu'on en dise.

Il n'y a que les gros bonnets qui versent le sang avant, pendant et après...

*
* *

C'est pourquoi Henri de Gueldre, dont le caractère hautain et cruel ne demandait qu'à exercer ses nobles qualités, se mit à la tête de tous ses nobillards et, soutenu par le duc de Brabant, attaqua l'armée populaire.

Les bourgeois furent vaincus et les pendaisons en masse allèrent leur petit bonhomme de chemin...

Ce cher de Gueldre alla même trop loin, paraît-il, car les nobles eux-mêmes, qui ne sont pourtant pas tendres pour le populaire, le prièrent de s'arrêter et de respecter les privilèges de la ville.

*
* *

Mais le bon seigneur ne fit qu'en rire et, pour mieux mâter tous les mécontents, il fit transformer en citadelle la porte de Sainte-Walburge, d'où il croyait pouvoir, tout à son aise, braver les séditions — qui ne se firent pas attendre.

De nouveau, le peuple prit les armes, surprit et rasa la forteresse et, avec les villes de Dinant, Huy et Saint-Trond, se remit en campagne en 1269.

*
* *

Mais ce fut la répétition de la première révolte.

De Gueldre, soutenu encore par de puissants alliés, *retaille* en pièces les bourgeois, *rependit* les prisonniers et fit rebâtir sa citadelle aux frais des veuves et des orphelins...

*
* *

Enfin, ce bienheureux évêque en fit tant, que le pape Grégoire X lui-même s'en mêla et le tança sévèrement. Mais la distance qui le séparait de Rome le tranquillisant, il fit au pape un pied de nez et continua son existence comme si de rien était.

Heureusement que, s'il était têtù, le saint-père ne l'était pas

moins, et, en 1274, cet aimable clérical fut définitivement enlevé du siège épiscopal, à la grande satisfaction de tous, excepté la sienne.

*
* *

Rentré dans ses domaines personnels, il ne rêva que vengeance et, en 1281, il fit enlever par une troupe de sacripants son successeur Jean d'Enghien, dont le courage n'était pas la principale vertu, car il mourut étouffé par l'émotion.

Tandis que messire de Gueldre riait de l'aventure à ventre déboutonné, un chevalier liégeois lui chercha querelle et le tua comme un chien enragé... fin digne de sa vie.

*
* *

Citons pour mémoire une guerre qui, vers la même époque, ensanglanta tout le pays et qu'on nomma « guerre de la vache » parce que son point de départ fut la punition d'un paysan qui avait volé à un voisin l'intéressante laitière.

Cette fois encore on pouvait dire : Où est la femme ? car chacun sait que tous les désagréments qui accablent l'humanité ont pour origine « le sexe faible.... »

*
* *

Quoi qu'il en soit, le peuple et les troupes épiscopales prirent les armes contre les seigneurs et pour les beaux yeux de ladite « vache » les hommes s'exterminèrent mieux que n'eussent pu le faire de véritables taureaux.

Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme !

Pour bien confirmer cette flatteuse vérité, les combattants ne se calmèrent qu'après avoir laissé sur le plancher — des vaches, quinze mille d'entre eux!...

*
* *



HISTOIRE POPULAIRE
ET
TINTAMARRESQUE
DE LA
BELGIQUE

depuis l'époque des forêts vierges jusqu'à celle des tramways

Par Fernand DELISLE

ILLUSTRÉE PAR

Léon LIBONIS.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
PRÉFACE	1
La Belgique avant la domination romaine.	3
Conquête de la Belgique par Jules César	13
Domination franque	22
LES QUATRE PREMIERS ROIS FRANCS : Pharamond	24
Mérovée	29
Childéric.	32
Clovis.	34
LES LOUVETEAUX : Childebert I ^{er}	49
Clotaire I ^{er}	54
Caribert I ^{er}	58
Chilpéric I ^{er}	61
Clotaire II et Brunehaut	70
LES MAIRES DU PALAIS. Clotaire, ses fils et Pépin de Landen.	72
Suite des rois fainéants et des maires du palais.	79
Pépin d'Héristal	87
Charles-Martel	94
LES CARLOVINGIENS : Pépin le Bref	102
Charlemagne	112
L'EMPIRE APRÈS CHARLEMAGNE. Louis le Débonnaire	120
ATTRAPAGE DES FRÈRES. Division de l'Empire	126
FORMATION DES PROVINCES. Le comté de Flandre et les invasions Nor- mandes	130
Baudouin II, dit le Chauve	134
Arnould le Vieux.	138
Le duché de Lorraine et toujours les Normands dans le fond	142
LA FÉODALITÉ	150
L'organisation des fiefs. Le contrat féodal. La chevalerie.	151
Foi et hommage	160
Le droit du seigneur ou ce que vierge ne doit lire.	164
Le jugement de Dieu. Les épreuves et duels judiciaires	169
Grandes luttes des Colosses du Hainaut et des Sangliers des Ardennes.	173
Réflexions mélancoliques et concours général. Suite des grandes luttes.	181
Godefroid le Courageux et Baudouin de Lille.	189
Conclusion	206
Richilde, Robert le Frison et Godefroid le Bossu	207
Coup d'œil général	223
Le tribunal de paix.	225
LA PREMIÈRE CROISADE. Godefroid de Bouillon	228

	Pages.
LA BELGIQUE AU XII ^e SIÈCLE. Chapitre I. Le Hainaut sous Godefroid le Barbu et ses fils	241
Chapitre II. La Flandre sous Baudouin à la Hache, Charles le Bon et ses successeurs.	250
Chapitre III. Philippe d'Alsace, Baudouin le Courageux et Baudouin de Constantinople.	263
Résultat des Croisades et développement des Communes pendant les XII ^e et XIII ^e siècles.	287
Jeanne et Marguerite ou la Flandre et le Hainaut en quenouilles.	303
Le duché de Brabant sous les trois Henri et Jean le Victorieux	324
Liège, Luxembourg et Namur aux XII ^e et XIII ^e siècles	337
Le comté de Flandre sous Gui de Dampierre	345
Robert de Béthune, Louis de Crécy, Jacques Van Artevelde.	367
Louis de Male et le bout du nez de Philippe de Bourgogne. Les Gantois font sonner Roland.	384
LE BRABANT sous Jean II, Jean III et Wenceslas de Luxembourg	398



(Déposé. Tous droits d'auteur réservés.)